

**MAURICE M.L SAVIN**

**LES NOCES DE SAMSON**



«Je ne suis qu'un chien, disait Samson. Je ne suis qu'un âne ! Et quand je ne serais âne ni chien, mais un lion, un de ces lions doucereux, patte-patte, un noeud de ruban à la queue, le nez long sous la perruque, onction, dévotion, comme on voit que sont les Chérubins du seigneur, à la première, à la dixième marche du trône du Celui-Seigneur qui n'a pas de trône, je ne serais encore que Moi Samson. Samson qui n'a pas appris (qui ne voulait) ; qui n'a pas compris (qui ne pouvait) ; qui ne savait lire, compter, écrire à son âge du certificat.»

«Cet idiot de Samson,» disait-on. «Samson, la mâchoire d'un âne, qui rugit comme un lion.»

«Mais qu'est-ce qu'un lion ?» disait-on. «Beaucoup moins qu'un âne. Un âne trotte à la fin du fin, fagot dessus ou la charrette par derrière. Âne est utile. Il est citoyen. Que ferions-nous d'un lion ? Israël n'a besoin que d'ânes. O Samson, malgré cette mâchoire que tu as, tu n'es même pas un âne ! »

Alors, tout-à-coup, il se levait, il les insultait. Et quand ils avaient fui, il insultait l'horizon, mauve d'horizon sur bleu de mauve. Vrai qu'il était Samson, pas un lion. Car le lion ne rugit pas : «Seigneur Toi, Toi le seigneur !» Mais lui, après rugir, dans un soupir :

- Seigneur, qui suis-je, moi ? Toi, le Seigneur !

Le Seigneur ne répondait pas. «Comme si le Seigneur allait me répondre ? Suis-je sot ! Le Seigneur est le Seigneur. Quand je demande au Seigneur qui je suis, n'ai-je pas déjà répondu ? Hélas ! Je suis Samson !»

À quinze ans, il était plus dru et plus touffu que le lentisque. De la boucle partout, le mur du poitrail monumental, dur comme un mur, un étrange front en fronton bas ; de la lumière au poitrail plus qu'au front. Une sorte de temple à seulement deux colonnes, mais inébranlables, d'un jet fier, portant haut cette lumière du poitrail, et plus haut le fronton, comme un fronton de gloire. Quelle gloire ? Un roi très sage, qui aurait élevé un temple au Seigneur, n'aurait rien imaginé de plus beau. Mais Samson ne savait pas qu'il était un temple. À cause de cette forte mâchoire, il aurait juré naïvement qu'il n'était pas beau. «Toi, le Seigneur !» Et soupirait.

Parfois ses bras s'ouvraient comme d'eux-mêmes. À s'ouvrir et se refermer sur la terre entière, à tout broyer, les ennemis d'Israël, Israël. Était-ce le Seigneur qui lui ouvrait les bras ? Bras ouverts, un amer, un âpre parfum, l'odeur de Samson, fumait de Samson, comme un encens vers le Seigneur : «Pardonne-moi Seigneur, disait Samson, c'est le parfum de ma sueur.»

Les copains, de bons ouvriers, qui attendaient samedi et le dimanche, qui jamais n'appelaient le Seigneur, qui avaient le front plus ou moins bas que le front de Samson :

- Tu fais quoi du samedi, Samson, quoi du dimanche ?

Samson, tout grand et velu qu'il était, mauvais apprenti à ses heures, n'était qu'un fils le samedi et le dimanche ; Papa Maman paniers bouteilles ; et s'en allait bailler à la vigne.

La Maman avait eu Samson presque vieille. Des histoires ! Un jour qu'elle était à la vigne, comme ils y étaient Monsieur Madame (sans enfant) tous les dimanches, un homme un peu plus haut qu'un homme, à la barrière. Il était là depuis un moment. Un mendiant peut-être, comme il y en a.

L'homme ne mendiait pas. Il regardait.

Être assez avant dans l'âge (en se le disant) pour ne plus craindre les galants : «qu'il regarde !» Monsieur mari doit ronfler déjà à l'ombre du figuier royal. Il ne dort qu'à cette ombre, le dimanche, après les oeufs durs et le poulet froid, la bouche ouverte. Madame s'est installée, foulant les herbes, à deux pas de la barrière, contre les sureaux en fleurs. Elle aime ces lueurs, ces ombres, qui lui dansent sur le visage, qui la caressent sans doigts, sans caresses. On dort sans dormir ; on a des rêves. Et puis, cette bouteille au frais de l'herbe et de la terre ; un vieux vin qui est si doux qu'on le boirait comme sirop, manière d'entretenir les rêves ; qui a mûri, qui a cuit lentement à même le sable sec dans sa jarre verticale.

« Attention ! se dit Madame. À plus de cinq gorgées de ce vin, on serait folle. On verrait Dieu. Le vent des collines chan-

terait de ces choses éternelles qu'on peut croire quand on a vingt ans. Passé quarante, on ne croit plus à rien.» Une gorgée encore : Elle va dormir. Si l'homme, derrière sa barrière, toujours regarde.... «Qu'est-ce donc qu'il regarde ? Moi ? Cet homme est un imbécile. Je ne crois plus rien.»

- Je te défends de boire ! a dit l'homme.

Il a dit quoi ? Qu'il défendait quoi ? Elle se redresse, Elle rit. Elle a des cheveux de songe dans la bouche.

- Ah ! dit-elle. Ce n'est que toi, l'imbécile ? Mais lui, haussant la voix, répète :

- Femme ! Femme ! Je te défends !

- Au nom de qui ?

- Au nom du Celui Seigneur qui parle et qui annonce. Et qu'importe celui qui annonce de Sa part, le vent ou moi ? Songe à ton fils, celui que tu portes, Samson. Ni poivre, ni piment rouge, ni ce vin de la jarre surtout. Il est plus flamme que la flamme. Respecte ton fils. Il sera le fils du Seigneur.

Elle allait dire qu'elle croyait moins au Seigneur qu'au vent des collines, qui n'est pas la voix du Seigneur. Sournoise, elle se contenta de demander :

- Quel fils ?

- J'ai dit que le Seigneur l'avait nommé Samson, et vous le nommerez par ordre du Seigneur.

Toute droite, comme une de ces jarres qu'on enfonce, la pointe en bas, dans le sable sec ; puis elle se précipite à la barrière. De l'autre côté du chemin, les coquelicots de juin ne témoignaient ni pour ni contre. Et l'homme, qui était un peu plus haut qu'un homme ?... L'homme s'est-il envolé ? Était-ce donc qu'il avait des ailes ? Était-il un ange du seigneur ?... Un souffle descend des collines. Ce n'est que le vent des collines. Il chante ce que chante le vent.

Le mari, secoué (c'est peu dire) à l'ombre de son figuier royal :

- Es-tu folle ? Depuis le temps ! Fille ou garçon, Samson ou pas, il me semble que nous n'avons pas manqué de coeur à l'ouvrage. Femme ! L'esprit de sieste n'est jamais l'esprit du Seigneur. Méfie-toi de ce vin de jarre, qui n'a l'air de rien, qui parle, qui déparle, comme ferait un de ces mendiants de Dieu à la barrière. Mon père, qui était pieux, disait que Dieu ne parle que par le vent des collines, qui ne dit rien. Cette idée, aussi, de t'en aller dormir à l'ombre des sureaux ! Mon figuier a de l'ombre pour toi !

Il attira cette femme, qui était sa femme, qui n'avait jamais refusé de l'être, qui l'était que rarement depuis qu'ils s'étaient persuadés l'un l'autre qu'ils n'avaient plus l'âge.

Le dimanche suivant, comme il dormait sous le figuier, elle à son côté, qui cherchait ou qui évitait le sommeil ;

- Encore cet homme ! s'écria-t-elle. Un tel cri qu'il réveilla le mari.

- Quel homme ?

- L'homme ! Celui qui parle comme le vent des collines.

L'homme, toujours un plus grand qu'un homme, à la barrière, son regard dur et pourtant si doux. On ne lui voyait point d'ailes, mais il arrive que les ailes des anges soient invisibles.

- Ces fleurs de sang et de colère pour ton fils, dit l'homme.

Le mari (son bâton) se rue, visage pourpre, l'esprit mal éveillé, colère et sang :

- Qui t'a chargé de prédire ? quel est ton nom ?

- Il sera bien ton fils, dit l'homme, que t'apprendrait mon nom ? Ai-je un nom ? nomme-moi si tu veux, le vent de la colline. Je suis celui qui parle à qui ne peut l'entendre. À vous de la sieste, du vin, de la déchéance. Et cependant j'ai de l'amour pour vous. N'êtes-vous pas Israël, peuple de Dieu, malgré l'abaissement et la servitude ? Mon nom déchirerait vos oreilles. Il ferait craquer vos coeurs.

Elle avait pris le bouquet. Fleurs fragiles, presque flétries d'avoir été coupées. Il faudrait donc les aimer au double .

- Toi, l'homme ! dit l'homme qui paraît si rude. Je vois. Il te manque des preuves... Celui que je prédis, Samson le juge, prendra, rira, sera tout à fait un homme. Vous autres qui n'en jugez que par la jarre et par la sieste, comment pourriez-vous me croire ?

On aurait dit que l'homme était encore un peu plus grand, de l'autre côté de la barrière. Il commanda :

- Allumez un feu !

Le mari se hâte aux brindilles, aux pignes, au petit bois. La femme, immobile, hume cette odeur d'herbe, qui est le parfum des coquelicots ; une odeur fade, comme serait celle de notre sang.

Quand le mari eut préparé, allumé ( Holà ! Holà ! ), il lui sembla, et sa femme aussi plus tard dit qu'il lui sembla, que dans l'or et le crépitement du feu, l'homme de la barrière n'avait plus été qu'une figure dans le feu, un signe d'étincelles, une feu qui dans le feu monta, jusqu'aux cieux monta, comme un ange du Seigneur jusqu'au Seigneur. Et le mari :

- C'est Dieu ! J'ai vu Dieu ! Je dois mourir car j'ai vu Dieu.....

Mais, comme il ne mourrait pas aussitôt, de conclure qu'il n'avait pas vu, seulement un ange délégué par Dieu. Elle ni oui ni non, son bouquet pour elle.

Lorsque Samson naquit (ce fut ainsi qu'ils le nommèrent) :

- Que sera Samson ? dit le père ? Une flamme, un soleil ?  
 Mais la mère, sans contredire , à part soi :  
 - Samson ? Un bouquet de fleurs de sang.

Un dimanche, Papa Maman Samson, ils étaient tous les trois à la vigne. Samson avait un peu plus de quinze ans.  
 - Où vas-tu ? dit la mère, qui n'osait pas dire.  
 Le père, au plein de sa sieste, sous le figuier.  
 - Je m'en vais, Maman, dit Samson, qui n'osait pas trop dire.  
 Et c' est ainsi qu'il s'en alla.

\*

De la colline à la vallée, puis un village dans la vallée. C'était la fête. «Berlingots, tir aux pigeons, les balançoires ! On croirait qu'ils fêtent ma fête.» on lui souhaitait sa fête à ce dimanche là, entre début et fin de juin, quand les coquelicots font savoir à qui veut voir qu'ils verseront leur sang pour la patrie.

Samson, bouclé de boucles, se sentait un peu moins timide qu'à l'ordinaire. Le village, si proche, était un village des autres, les Philistins, qui jouaient les fiers à bras, qui disaient qu'ils avaient des droits sur Israël. Ils prélevaient pouliches et sacs de grain, parfois une fille. On laissait faire. «Puisqu'ils n'ont pas le droit, disait-on, qu'est-ce que cela peut faire ? Le Seigneur les voit et les juge. Qu'ils prélèvent. Acheter, vendre, c'est autre chose. Ils ne seront jamais que de pillards, des philistins.» Les tailleurs principalement étaient de cet avis, le fil souple, l'aiguille rapide, le regard sec ; mais ceux des autres métiers, les charpentiers, les maçons, les scieurs de long, tous

ceux de la varlope et du marteau, ceux de l'enclume, les quelques-uns de la mine, qui remontaient le soir de l'enfer et de la terre, ils avaient une façon d'écraser le mégot et de grogner : «Faudra tout de même qu'on y arrive, et qu'on se casse la gueule une bonne fois.» Ce n'était jamais la bonne.

L'un de ceux qui criaient si fort, à l'école : « Samson la mâchoire ! », on lui avait enlevé sa promesse. Et lui, qui n'était causeur ni tailleur, ni revendeur de parfums ou de sucreries, il n'avait rien dit. Il avait gonflé sa poitrine, et dégonflé. De rage, il avait pleuré. Samson, qui passait par là, lui posa sa main sur sa tête. «malheur de moi» pensait Samson, si l'on m'enlevait ma promesse !...» Mais il était sage, bouclé, sans prouesse ni promesse. Toujours cette mâchoire qu'il se tâtait, qui lui faisait croire qu'il n'était pas beau.

Les Philistins auraient-ils autant de préjugés sur la mâchoire ? D'une boutique à l'autre, il se la tâtait. Il voyait bien qu'on le regardait. Au tir aux pigeons, il tira dix pigeons sur dix. Moins de chance aux berlingots, ou ce n'est que chance. Mais au poids qu'on lance sur rails, jusqu'à faire éclater tout en haut le Sinaï, à chaque fois qu'il lança le Sinaï éclata. Les Philistins faisaient la mine, mais les Philistins... « You ! You ! You ! » chantait le chœur des philistins. Un peu de rire au dehors, pour rire.. Comme rient les filles, mais le dedans...

Les Philistins disaient : « C'est un garçon bouclé, vous voyez bien. Il a pour lui son Dieu. Son Dieu !.. C'est-à-dire de la magie noire. Regardez la mâchoire. que faut-il de plus ? » Elles (You ! You ! You !) que la mâchoire évidemment... mais qu'il serait injuste de ne juger que par la mâchoire ; que c'est le tout qui va ou qui ne va pas, et cette robuste mâchoire n'allait pas si mal, à proportion du cou, de l'épaule, du poitrail, ce mur symétrique, et de l'échappée du ventre, et des deux colonnes monumentales. De dos, c'était encore plus beau ; les Philistins en avaient du vague dans leurs âmes. «On se demande ce qu'il vient faire» se disaient les jeunes Philistins. Mais ils se gardaient bien de le demander.

Aux balançoires, où il y avait presse, Samson se trouva pressé pressant ( Excusez, Mademoiselle..) tout contre une demoiselle qui visiblement raffolait de la balançoire.

- C'est la première fois, dit-elle.

- Moi aussi, c'est la première.

Samson lui paya la balançoire. Il savait vivre. Un tour, c'est trop court. Quand ils avaient tourné, comme le ciel des astres, un tour complet :

- Encore un tour ? disait Samson. On vivrait toujours dans les astres. Elle n'avait pas le temps de répondre, il avait déjà payé. La musique aidant, à chaque tour, Samson saisissait la corde si adroitement, d'une telle force, qu'ils s'en allaient rejoindre le ciel. Ainsi et ainsi, jusqu'à la monnaie du dernier tour. Quand enfin ils descendirent :

- Mademoiselle Balançoire, puis-je envoyer mon père à votre père ? J'ai l'idée qu'ils auraient des choses à régler. Les père et les notaires sont gens sévères, qui n'ont que du dédain pour les balançoires.

- Si vous voulez, je veux dit-elle. Mais elle, qui n'avait pas Dieu pour Dieu, au cou se pendit, comme médaille, et plus bas, dans la toison des boucles, et glissa le long des colonnes. Elle mangeait les pieds de ses baisers. « Amour ! Amour ! » soupirait-elle. Et lui : «L'amour ! Depuis le temps que les copains m'en parlent !»

\*

Le père :

- C'est une philistine !

- Je n'y songeais plus, dit Samson. Mais c'est vrai, elle est philistine.

- Et c'est toi Samson, notre soleil ! toi, la lumière ! Toi, comme un Juge de Justice, un jour, au-dessus de nous !

- Je n'ai rien promis de tel. Je suis Samson.

- Des filles ? Je te donnerai toutes celles que tu voudras. qui seront de chez nous. Un nez à nous. Le Dieu de nous, Quel est son Dieu ?

- Je ne sais pas. Mais quelle fille me donnerais-tu, qui aimerait autant les balançoires ?

Un regard du père à la mère, tout un discours en ce regard : « Qui donc était cet homme qui avait prédit ? » Des coquelicots au mois de juin ne font pas preuve. Un feu n'est pas une preuve non plus ; il peut éblouir ! Puisqu'ils ont eu un fils, ils ont obéi.. On ne saurait trop obéir. Ils n'ont pas beaucoup retranché, ni lui de sa sieste, elle de son vin de jarre ; mais il ont donné le nom. Ce fut Samson. Un peu surpris de ce fils en retard, se souvenant des paroles de l'homme, sans trop y croire. Il étaient fiers, d'abord. Leur Samson n'était pas un enfant de vieux comme on en voit. Tout muscles et du poitrail dès le berceau, Il naquit velu et son casque de boucles sur la tête. Les voisins s'esclaffaient : « Oh bien ! Celui-là ! C'est un garçon qui sera garçon. Gare aux filles ! »

En attendant d'être garçon pour les filles ce fut un bon petit garçon, réservé plutôt, presque craintif ; qui n'avait pas peur du lézard ni du hanneton, ni de grimper, ni de sauter, ni de s'érafler la peau des genoux ou de se balafrer aux ronces, mais qui se fermait soudain et qui se cachait derrière sa mère, s'il devinait seulement qu'on allait lui demander de tendre sa main ou de dire son nom. Quand on le mit à l'école : Zéro partout, Samson (sauf en gymnastique). Mais que reprocher à un enfant qui plie sa serviette, qui n'oublie jamais ses prières, toujours

prêt à rendre service ? Il n'y avait que ces colères, à l'improviste, dont on ne savait que dire.

La patience même, pendant des mois. Les gamins de l'école avaient beau lui seriner leur « mâchoire d'âne » du matin au soir, pas un muscle ne lui bougeait ; Encore un zéro, il souriait ; même, il reconnaissait qu'il ne méritait pas davantage. Et puis, tout à coup, parce qu'il s'agissait d'un âne dans la dictée, ou quelquefois sans que l'on pût saisir l'ombre d'une raison, si mauvaise eût été la raison, il devenait rouge, rouge comme si le sang allait lui jaillir de la face ; il hurlait, il ouvrait les bras ; il crachait les insultes ; et, parmi les insultes, cette invocation qui revenait, douloureuse : « Seigneur Toi ! Toi Seigneur ! »

Comme un vent de tempête qui se lève soudain et soudain retombe, ainsi retombaient les brusques colères de Samson. On s'attendait à voir voler les bancs et les tables. Mais ce n'était jamais plus qu'un Samson écroulé, la tête entre ses bras, qui sanglotait. Au bout d'un moment, il prenait son ardoise d'écolier et sortait sans dire un mot. Ses camarades le retrouvaient qui jouait aux billes sous les platanes. À la maison le meilleur des fils, jamais le moindre mouvement de colère.

Le soir, lorsque Samson ronflait (il ronflait comme ronflait son père, la bouche ouverte) le père disait à la mère : « Sommes nous Israël, toi et moi ? sera-t-il un juge notre Samson ? Qu'est-ce donc qu'il racontait l'homme à la barrière ? Un juge devrait avoir ce qu'il faut pour juger, un je ne sais quoi de la tête. Ehud, qui fut juge, eut de la ruse ; Gédéon eut de la prudence. » Samson n'avait que ses boucles. Sa franchise aussi. Le Seigneur peut-il se contenter de la franchise ?

Le soir de ce dimanche où Samson avait avoué si franchement, qu'il ne voulait que celle-là et pas une autre à cause des balançoires : « Sans l'histoire de l'homme à la barrière, je répondrais non, disait le père. Malgré ce que disait mon père, j'écoute maintenant ce que chante le vent des collines. S'il chante, que chante-t-il ? Je ne comprends pas. »

La mère, à la dérobée, était allée rouvrir une cassette et toucher les pétales fragiles, couleur de sang.

La mère, comme Déborah jadis, la prophétesse, de soi à soi, entre les dents, chantait : « Rouge de rouge ! Coquelicots ! J'ai vu, j'ai touché, j'ai bu le sang. Au milieu de l'été, la seule fontaine rafraîchissante me rafraîchit de sang. Que ce soit le sang de mon fils ou le mien, que m'importe ? Ou le sang des Philistins. Ah ! qu'elle coule, qu'elle baigne de pourpre les près ! qu'elle irrigue les pâturages ! qu'elle noie de sang la plaine ! Qu'elle submerge les collines ! Du sang de mon coeur, une marée de sang submergera le monde ! Fils, héros de mon sang ! - Zéro partout - dites-vous. Zélés calculateurs qui vous trompez toujours... Et quand même sa mère serait une ivrognesse, comme j'entends que l'on murmure ! Le sang coulera comme un vin doux. Le nôtre et celui des philistins. J'ai soif de cet autre vin.. Qu'il coule ! Le rouge coquelicot n'était qu'un signe ! Béni celui qui m'a fait signe. Son nom, s'il le dirait, ne déchirerait pas mes oreilles. Ai-je compris ? À la première parole, j'avais compris. Hélas ! Mon homme, le pauvre homme, à l'ombre de son figuier royal, il n'a pas compris.»

\*

Samson, lui non plus, n'avait pas compris. Les hommes, il leur faut toujours un peu plus de temps pour comprendre. Et pourtant sa mère lui avait si souvent répété l'histoire, qu'il aurait pu la réciter presque sans fautes.

- Père, disait Samson, ta belle veste des dimanches, pour son père et pour le notaire. Elle a des yeux de biche, tu verras.

Elle sera cette fille que tu n'as pas. Elle aura mon Dieu pour Dieu, le nôtre, puisqu'elle sera ma femme et ta fille. Notre Dieu ne serait-il plus le Dieu qui veut que l'on ramène ? Je la mène à Dieu. L'Éternel, le berger de tout le troupeau, c'est Lui !

- Vrai, c'est Lui, répondait le père, nouant et renouant sa cravate. Va devant : je connais le chemin. Je te suis.

\*

Samson, qui avançait son père, prit par des sentiers, puis par des sentes qui n'étaient même plus des sentiers. La grande route, cela ressemblait trop à l'école. Des champs de cailloux, à défier les charrues de l'homme. Le sol vitreux s'y fendait de lumière. L'esprit s'y effarait subitement de dômes ou de palais, qui n'étaient que lumière, ou de palmiers à panache, sans panache ni palmier. L'orage, l'éblouissement devenaient quelque chose, le rien de l'éblouissement. Dedans l'illusion d'un orage.

Samson martelait son pas : « Ce n'est rien. Rien. Rien. Rien n'est rien, rien. » Rien ? Comme ce lion, là-bas, qu'un autre aurait cru voir, qui n'était tout au plus qu'un songe qui n'était même pas un nuage. Samson scandait : « Lion ou nuage, rien. Rien de rien ! » Il avançait en chantant vers ce lion. On lui aurait dit qu'il était un lion. Mais c'était peut-être l'image de Samson, à cent pas devant Samson. « Rien ! Rien de rien ! Rien. »

Quelquefois (la chaleur, cette idée qu'il avait des épousailles, comme un soleil qui le chauffait du dedans, le soleil qui frappait d'aplomb), il peut arriver qu'on imagine des choses, à penser les voir, comme il voyait ce beau lion, touffu (comme Samson) qui faisait tout ce qu'il faut faire quand on est un lion : souffler de la gorge, toute babine retroussée, l'air royalement ennuyé, une patte haute, à la façon d'un chat, qui se

défend d'une guêpe. Elle devrait savoir, la guêpe ! Il devrait savoir, Samson !

Que c'est un lion. Il faut croire qu'on en rencontre. Le seul lion de Palestine ne tient pas à remâcher boucles et bouclettes, mais il mâchera, s'il le faut. Il y va de l'honneur comme on dirait à une armée. . . C'est ainsi que le lion attendait, maussade, sur la défensive, dans un demi sommeil d'état major. Et Samson, l'hurluberlu, qui lui tombe au fourré de la fourrure !

Ce ne fut que le temps de s'apercevoir. À peine le lion donnait-il l'ordre de mobiliser les gencives... Cul de lion par dessus la tête ! Il y avait déjà du lion partout sur la pierraille ; les incisives et les défensives par ici, une crinière par delà. « Où est ce lion, criait Samson, où ? » Une carcasse tout au plus. Des côtes à l'air, d'un galbe de côtes très étudié, comme si quelque fou du désert s'essayait à charpenter une barque pour le désert. Des éclaboussures de sang un peu partout.. On aurait dit que les coquelicots pavoisaient dans le désert.

«Ah ! fit Samson. C'est donc si simple !» et s'en alla.

Poli, un peu essoufflé, des poils parmi les siens qui ne sont pas les siens, Samson arrive chez le quasi beau-père après son père. Il embrasse père, sourit au beau-père, va baiser les doigts de la quasi-promise. «Tu peux l'embrasser, dit le père. C'est ta promise. «

Il embrasse, puisqu'on permet, les yeux de biche. Il rit. Il tousse Il expliquerait bien qu'il a du poil de lion dans la gorge et dans les narines, mais ce serait trop long. Il s'assied. Il sourit. Que dire ? Que faire ? Il se tient sage sans dire, comme il est toujours à la maison, semaine et dimanche. C'est le modèle des garçons. Il se demande si le beau père et les frères de la promise lui regardent la mâchoire. Comment détourner les regards ? Ce serait tellement plus facile d'écarteler un lion, lui arracher la tête, le disperser à tous vents !

Ce soir, il n'y a pas de balançoires. Ce n'est pas drôle.

\*

Manoach, le père de Samson, n'avait rien dit à personne, en Israël, de cette idée d'épousailles. Pour une fois que Samson avait une idée, ce devait être une idée du Seigneur. C'est pourquoi Manoach avait accepté de faire un brin de toilette et d'enfiler sa belle veste brodée. Le bâton en main, il descendit de Tsoréa, qui était leur village sur la colline, vers Thimna de la vallée, qui était le village de la fille, mais à travers les vergers et les vignes d'abord, afin d'éviter les commérages ; il ne prit la grand'route qu'après la fontaine des Consolations, où nul ne venait pourtant, car on prétendait que les Philistins l'avaient empoisonnée. Ceux de Thimna disaient que c'était les Israélites.

De Tsoréa à Aligna, il y avait deux petites heures, d'un bon pas. Sous le soleil de midi, que de la poussière de route et de la flamme de soleil. Manoach se répétait tout en marchant : « Ehud fut Juge , Gédéon, Jephté fut juge. Il ajoutait tous les cent pas : Et Samson, sera-t-il Juge ? »

Le Seigneur a ses projets, qui sont les projets du Seigneur. Quand Israël abandonne le Seigneur, le Seigneur punit Israël. Pendant trente ou quarante ans, il livre son Israël aux impies qui adorent la tache ou la Lune, et qui se moquent, qui s'ébahissent, si on leur parle du Seigneur. Puis il a pitié d'Israël, le Seigneur, comme un père finit toujours par avoir pitié. Cela se met à gronder et à vociférer sous les platanes, au crépuscule. Tantôt c'est une femme qui crie et qui ameute, comme Déborah la prophétesse, et qui fait honte aux jeunes

hommes ; ou bien c'est un homme tout seul, qui rentre son foin ou porte la pâtée aux canards : le Seigneur l'appelle. Une compagnie de compagnons, et en avant ! Les autres, depuis trente ou quarante ans qu'ils se pavanent dans leur victoire, c'est à peine s'ils surveillent. Il est entendu, une fois pour toutes, qu'Israël est plus lâche que le plus lâche, qu'il préfère gémir et payer, et même qu'il ne gémit plus de payer. Mais dès qu'il veut ce que le Seigneur veut, Israël ! Israël ! De nouveau, la gloire d'Israël dans la gloire de son Seigneur. Manoach se contait ces choses, indéfiniment, qui sont Israël.

Il a cru, quand il a vu son entant si fort, que Samson serait un jour le guerrier, le libérateur ; mais, colères à part, dont il rougissait aussitôt, il n'y avait rien de plus pacifique que Samson. Manoach avait essayé de lui enseigner l'arc et la fronde, Samson préférait les billes.

Et qui se souciait encore de revanche et de liberté à Tso-réa ? De leur côté, les philistins en avaient bien rabattu. Quand un Philistin enlevait une fille, on apprenait, quelques jours plus tard, qu'il l'avait épousée. S'ils dévalisaient une grange, un beau matin on trouvait sous les platanes des cageots de fruits ou des caisses de ces petits fromages secs, qui faisaient la renommée de Thimna. C'était un vol à grands fracas, mais compensé, une sorte d'échange, scrupuleusement calculé, accompagné de cris, d'insultes et de lamentations. Le Seigneur était seul à y perdre, car il ne gagnait pas les philistins et perdait les Israélites. Tout s'arrangeait peu à peu sans la participation du Seigneur. Au Seigneur de se méfier !

Ils n'étaient pas rares, en Israël, ceux qui pensaient qu'il était plus raisonnable d'adorer la Vache ou la Lune, voire le Dieu-Mâle, comme faisaient beaucoup de Philistins, que ce Seigneur que l'on ne voyait point, qui avait des caprices d'enfant, ladre, mesquin, grossissant tout, n'oubliant rien, jaloux de l'homme, furieux d'être le Seigneur et ne pouvoir être un homme.

Manoach était l'un des derniers fidèles, à déchirer sa plus belle veste si on lui avait proposé de sacrifier à la Vache ou au Dieu-Mâle. Certes, il vendait aux Philistins (pour les Philistines) la plupart des babouches qu'il fabriquait, mais il vendait par intermédiaires. Et puis, vendre ! « On peut toujours vendre, disait-il. Ils nous ont assez pillé. »

Lorsque Samson, si naïvement, avait exigé sa Philistine, Manoach, à force de prier et de méditer, et tout en se répétant que le Seigneur a ses projets qui sont les projets du Seigneur, se persuada peu à peu qu'il entrevoyait quelque chose des projets du Seigneur et que le Seigneur, c'était clair, abandonnait les moyens de la guerre pour ceux de la paix. Le mariage au lieu de l'insurrection ! Qui aurait songé à cela, sinon le Seigneur, qui songeait à tout ? Au jour des noces, le seigneur enverrait son ange, ou il écrirait lui-même en lettres de feu sur le mur.

À mi-chemin entre Tsoréa et Thimna, comme il longeait cette étendu de pierrailles que l'on nommait avec emphase le Désert, Manoach, le souffle soudain coupé dans un vertige d'horreur, lâcha son bâton et faillit rouler dans le fossé. Qui donc avait hurlé de ce hurlement effroyable ? Il n'y eut qu'un hurlement. Manoach avait entendu parler du dernier lion de Palestine, qui, disait-on, vieillissait dans son bout de désert. Ce devait être un fort vieux lion, mais encore lion, et de Thimna à Tsoréa on redoutait de s'aventurer dans la pierraille. Ceux qui se piquaient d'esprit souriaient quand on parlait du lion. « Il a dû mourir d'ennui, votre lion. » D'autre part, Manoach n'avait jamais vu ni entendu le lion. Le lion rugit : Était-ce là rugir ?... Hurler plutôt, s'ouvrir d'un cri au plus profond, à se déchirer soi. Crier ainsi et mourir, c'était tout un... Après un moment de silence, Manoach reprit son bâton et continua son chemin.

«N'est-ce pas un signe ? se disait-il. Ce cri signifie à qui veut l'entendre la mort du dernier lion, du Roi des Violents, la fin d'un règne et l'épuisement de la guerre.» Le signe conve-

nait donc parfaitement a un projet de mariage, qui était le projet du Seigneur.

Au tournant de la route, juste avant Thimna, Manoach s'arrêta, saisi d'un doute. Et si ce n'était pas un lion ? Si un homme hurlait ainsi ; non pas un homme mourant, mais un homme ? Non ce n'est pas possible. Cet homme serait une bête affreuse, pire qu'une bête. Ce ne pouvait être qu'un rugissement de lion mourant. Ou plutôt (Loué soit le seigneur !) n'était-ce pas la voix terrible et rassurante du Seigneur ?

\*

Le lendemain des accordailles, à Thimna comme à Tsoréa d'un groupe à l'autre, sous les platanes, on se passait la nouvelle. Savez-vous la nouvelle ? Tous savaient. Dès l'heure de la sieste, il n'était parole que des accordailles. Les uns : que c'était une affaire concertée entre les deux pères, la conclusion de toute une politique. Quelle politique ?.. À quoi les autres : qu'il n'y avait pas une once de politique, que Samson avait rencontré la belle à la fête, par hasard, qu'il était rentré de la fête toutes ses boucles en désordre, l'air d'un fou ; qu'il avait menacé père et mère ; qu'il avait pris une de ses colères, comme il en avait ; et de son côté la belle voulait se jeter par la fenêtre parce que son père hésitait, simplement parce qu'il avait dit, sans même que ce fût un reproche : « Samson ?... Je crois qu'il est d'Israël... » D'autres, laissant l'anecdote et le détail des circonstances : « Les accordailles, voilà le fait. Que devons-nous penser des accordailles ? » Et l'on reculait à dire tout ce qu'on pensait.

On aurait pu dire ( et chacun pensait) que ce n'était pas le premier mariage, bien que ce fût le premier sans simulacre

d'un enlèvement, un vrai mariage après accordailles. Le plus troublant était la demande protocolaire, la veste brodée de Manoach. Plus que la veste : le pieux Manoach lui-même presque un rigoriste, qui rappelait à tout propos que dans sa famille on ne badinait pas avec les règles, que dans sa famille... toujours sa famille ! Manoach et Samson étaient les seuls à ne pas avoir, au fond du jardin, un petit autel à la Vache ou à la Lune. Alors, quoi ? Et l'un : «Je vous dis que c'est un cas. Fallait-il risquer la folie, le suicide ?» Et l'autre : «Bagatelles ! Je dis que c'est une politique.»

C'est ainsi que l'on disputait et supputait sous les platanes. Mais le plus clair (un fait autant que les accordailles), si l'on s'échauffait, si l'on déclamait, ce n'était pas pour le Seigneur à Tsoréa, ni contre le Seigneur à Thimna. Aucune plainte ne fut déposée. Peut-être le temps était-il proche, où l'on échangerait sous contrats de l'avoine pour des fromages et des babouches pour des olives.

On apprit que le mariage ne serait célébré qu'une année après les accordailles. Le père de la philistine tenait beaucoup à ce délai, qui prouvait que sa fille n'était pas si folle. Quant aux rites, il était entendu que chacun sacrifierait chez soi, la veille, les Philistins à tous les dieux des Philistins, (on ne savait au juste combien ils en avaient), Israël au seul Seigneur, Dieu d'Israël. On parlait, à mots couverts, d'un traité de commerce entre les deux villages.

\*

Donc Samson fréquentait, loyalement et sagement, comme on pouvait le prévoir d'un bon garçon.

Il avait toutes sortes d'inventions et de délicatesses pour sa Philistine. Il s'était mis aux babouches et travaillait dans l'atelier de son père. C'était, comme on pense, pour apporter des babouches à sa promise. Il n'était pas aussi habile que son père mais il avait le goût plus vif et plus libre. Il n'avait pas assez de patience pour tordre et retordre l'or ou l'argent ni pour enfiler des perles. Il bariolait hardiment, sans trop s'inquiéter du modèle et de la coutume ; le carmin, le bleu d'azur, le vert glauque ou le vert tendre, et des losanges, des étoiles, des yeux de biche, comme cela lui venait de son amour et de sa joie. La petite, au bout d'un an, aurait plusieurs armoires de babouches. Ils riaient, elle et lui, de toutes ces babouches bariolées.

Ceux du commentaires sous les platanes avaient épuisé la série des commentaires. On attendait. On apercevait Samson qui se hâtait, une paire de babouches sous le bras. À six heures, chaque soir, il dévalait par la grand'route. Le coeur lui battait si fort, ses jambes allaient si vite qu'il ne lui fallait qu'à peine une heure. À dix, il était rentré. «Bonsoir à vous !» Et se couchait. La mère regardait du côté de la cassette, mais elle n'osait plus l'ouvrir.

\*

Un soir (Pourquoi ?), au lieu de remonter par la grand'route, Samson, qui se sentait je ne sais quoi (triste ? Ce n'était pas exactement qu'il fût triste), s'engagea sur une route parce qu'elle était devant lui. La lune au décroissant éclairait si clair qu'on voyait tout. Même si l'on s'égare un peu, on n'est pas tout à fait perdu quand on voit si clair. La route aboutissait à une lande, la lande de moins en moins lande. À la dernière touffe de lande : «Qui donc en ce lieu désert, et si loin de toute

rivière, s'amuse à charpenter une barque ?» se disait Samson. Mais il sourit avant de tout se dire. «J'avais oublié !»

Samson ne mentait jamais. Il avait oublié la carcasse, la fourrure, ces maudits poils qui lui grattaient la gorge, qui piquaient le dedans des narines, au jour de ses accordailles. Tant qu'il avait toussé, il avait pensé. Il ne pensait plus qu'aux babouches de sa Philistine. «Pauvre lion» se dit Samson. Puis : «Eh ! C'était un lion qui m'aurait mangé, si...»

Si ?... Samson écarte ses bras, joue pour en jouer de toute cette puissante machine de ses muscles. Il est de nouveau, ou va l'être, ce Samson vainqueur, de ses mains seules, de ses bras seuls, le vainqueur d'un lion ; et bourreau plus que vainqueur, car il suffit de tuer pour vaincre. «Mais qu'ai-je fait ? L'ai-je étouffé ? Si je m'étais contenté de l'étouffer, resterait ici le cadavre entier d'un lion. Arracher, déchirer, saccager, jusqu'à cette charpie de lion, ce n'est pas tuer proprement. Je vois ce que j'ai fait ; je ne puis dire comment je l'ai fait. C'est ma peur qui a tué le lion, ce n'est pas Samson.» Il chercha la tête, qui était là bas, il la ramena par la crinière près de la carcasse. Était-ce qu'il voulait honorer ce lion ?

«Ma peur ?.. Si je parlais de ma peur, je mentirai. C'est ma colère qu'il me faut dire, ma vieille ennemie la colère ; la même depuis l'école maternelle.» Les copains, ni l'instituteur, le père, la mère, ne savaient que dire de ces colères de Samson. Samson non plus. On parlait des colères de Samson comme des petits fromages secs de Thimna. C'était une spécialité. Qui séjournait à Tsoréa pouvait être le témoin d'une de ces colères. Mais bien malin qui aurait fixé le jour et l'heure ! Pour les étoiles filantes, les vieux étaient capable d'annoncer : «Si ce n'est pas cette nuit, ce sera la nuit prochaine.» Les colères de Samson avaient plus de fantaisie que les étoiles.

Maintenant qu'il n'allait plus à l'école, Samson décevait. Il n'avait presque plus de ses colères. Au crépuscule, quand il apparaissait sous les platanes (ce n'était que rarement), on improvisait des choeurs sur «mâchoire d'ânes.» Samson peiné plus que vexé. «On a la mâchoire qu'on peut, disait Samson.

J'aurais préféré l'homme à l'âne. C'est bien connu que je ne suis qu'un âne. J'ai la mâchoire.» Alors les filles poussaient du coude les garçons. On arrêtait les choeurs. Quand un autre criait et tempêtait de colère, à tout briser, on en riait. On ne riait pas de Samson. Il y avait quelque chose de grave et de douloureux dans sa colère.

«Comme si je n'étais pas moi, disait encore Samson devant la carcasse. Comme si un autre, plus puissant que moi, était ma colère, me chassait de moi, gesticulait, hurlait de mes bras et de mes jambes, de ma voix. Car enfin je ne suis pas assez fort pour étouffer un lion de mes bras, et je n'ai pas assez de force de voix pour hurler comme Samson hurla quand il étouffa de mes bras le lion.» Le lion n'avait pas eu le temps de rugir. C'était Samson qui avait rugi, qui avait hurlé, pour le lion et pour Samson, d'un hurlement de mort et de victoire, à fendre la pierraille du désert. Samson ne se connaissait pas cette voix, qui l'ébranlait tout, dont il avait cru mourir. Il s'était retrouvé les bras vides, sans aucune tâche de sang, du sang de lion partout sur la pierraille.

Ce jour-là, il était trop en retard pour réfléchir. Surpris que tout fût si simple, il s'épousseta comme il put et se précipita vers le village de sa promise. Puis il oublia de réfléchir. Aussi bien, le lion était mort, et qui donc, le jour de ses accor-dailles, s'est jamais flatté de réfléchir ?

\*

Comme il tournait autour de la carcasse, essayant de réfléchir, il s'avisa que de petits éclats de lune bougeaient et frémissaient au plus sombre de la carcasse. Cela brillait puis s'éteignait. Il en sortait une espèce de rumeur, mais très sourde, à peine sensible. Un tas de diamants remués aurait eu de ces

éclats bleus, mais qui remuait imperceptiblement ce trésor ? Samson se pencha, retint son souffle, le dos à la lune.

Au bout d'un moment, il finit par voir ce qu'il voyait. Un essaim d'abeilles sauvages avait construit comme une ruche dans la carcasse. Les laborieuses, d'un côté à l'autre, avaient organisé tout un système de vrais rayons, qui débordaient de miel. Des abeilles au désert ? Il est vrai que ce n'était que désert restreint, ce qu'il fallait pour la retraite d'un vieux lion. C'était bien des abeilles ; le miel, du miel ; non pas une vision d'abeilles et de miel, comme on pourrait en avoir au désert. Il avait déjà pris un rayon ; il se léchait du miel à ses mains.

«Du miel !» fit-il, en arrivant à la maison. Il le disposa soigneusement sur une assiette. «Du miel sauvage. C'est le meilleur.»

- Il est bon, ton miel, dit le père. Et la mère :

- Il est bon.

Mais d'expliquer d'où le miel, et toute l'histoire de la carcasse et du lion, et que Samson avait tué un lion le jour de ses accordailles, c'était trop long. D'autant que Samson n'était pas tellement fier de sa colère.

- Quelle douceur de miel ! dit la mère. Et Samson songeait : «Le miel qui est si doux, dans la carcasse d'un lion qui n'était pas si doux..»

Le père :

- On en mangerait jusqu'à demain, de ton miel.

Et Samson (de soi à soi) : « Du Samson, sous la dent d'un lion, c'est peut-être aussi doux que du miel.» Au lit, le nez à sa couverture : «Si j'étais mon père, j'interpréterais le lion et les abeilles. Après le lion dévorant, les abeilles ? Bon signe. Nous ferons des progrès vers le travail et la douceur, Samson ! Du miel dans cette carcasse ? Le dedans de Samson est de miel, si le dehors est un peu lion. Du miel sauvage ? Serait-ce donc qu'on peut-être un sauvage et ne pas manquer de douceur ?»

La Mère, qui avait du feu de jarre dans les veines, aurait prophétisé, comme Déborah la sanglante, que le plus miel du

miel serait, un jour ou l'autre, d'étouffer dans ses bras le vieux lion philistin. Samson, pour le plaisir de sa mère, n'aurait pas refusé de tuer encore deux ou trois lions, s'il en restait. Mais, envers les philistins, il était naturel qu'il éprouvât de la bienveillance : il était à quelques semaines d'épouser sa Philistine.

\*

Samson aurait souhaité d'épouser sans cérémonie, ou le moins possible. Remonter à Tsoréa avec elle, un soir. Embrassades à Thimna, embrassades à Tsoréa. Trinquer. À peine un doigt ! Samson se défiait du vin ; du blanc surtout. À plus d'un doigt de blanc, il sentait le dedans de ses muscles qui vibrait et qui tirait ; il avait besoin de respirer plus large, ses bras s'ouvraient ; il lui venait des mots, des mots, que ses lèvres parlaient, et lui, le taciturne, il était obligé de serrer ses lèvres pour ne point parler. Un doigt donc au fond d'un verre, et adieu ! Il avait des provisions de tendresse à leur durer plus d'une vie. Dès le lendemain, sans autre cérémonie, il aurait travaillé dans l'atelier de son père, la petite eut aidé la mère. Il n'était que Samson (c'était son mot).

Manoach eut été facilement de cette humeur, mais le Philistin de beau père, quand il aurait approuvé l'humeur, n'aurait pu transiger sur la cérémonie. C'était le plus important revendeur de fromages de la contrée, le maire de son village ; une situation considérable, des amitiés et des intérêts partout. «Jabin, fromages frais.» La marque garantissait la qualité. Or, Jabin n'avait que deux filles, Jaël, la promise, et Guilgal, qui était la cadette. Si Jabin n'invitait pas administrés et fournisseurs, et les cousins jusqu'au dixième rang de cousinage, on dirait qu'il mariait l'aînée à la sauvette, ce qui ne manquerait pas de nuire à la vente des fromages, aux fiançailles de la cadette, sans compter les difficultés municipales.

Jabin était un de ces hommes qui pensent aux conséquences, qui combinent, qui préparent de très loin. Il ne s'irritait jamais. Il dormait peu et passait le plus long de ses nuits à considérer l'offre et la demande. On racontait qu'il n'avait pas d'autre dieu que le négoce. C'est pourquoi il donnait de l'encens à tous les autels, et il y avait des autels dans tous les recoins de sa vaste demeure. S'il n'avait pas craint ses rivaux de négoce et de mairie, il aurait sacrifié de temps en temps une chèvre ou un chevreau au Seigneur d'Israël, histoire de se ménager du crédit par là. Depuis des années, c'était lui le principal client de Manoach ; il achetait les babouches (par intermédiaires) et les distribuait en primes ; cette générosité augmentait merveilleusement le chiffre d'affaires.

La noce fut fixée à cent quarante deux convives et sept jours de noces. On avait dressé une tente dans les jardins pour les invités, une autre pour le tout venant, où l'on servirait à boire à qui voudrait. Trente garçons de Thimna feraient une escorte d'honneur à Samson. On avait présenté quelques garçons de Tsoréa, qui eurent tous de bonnes excuses. La prudence conseillait de s'abstenir, mais on agrémenta les excuses par des vœux et par des protestations de sympathie. Les cadeaux s'entassaient chez Manoach, aussi nombreux que si Samson avait épousé la plus noble héritière de Tsoréa. Autant de voiles et de dentelles pour Jaël que de ceintures de soie pour Samson. Il faut dire que les mieux informés assuraient que Jabin ne s'opposait point à ce que sa fille sacrifiât au seigneur, dès qu'elle résiderait en Israël.

\*

Au premier matin des noces, le seul Manoach accompagnait son fils. Ceux qui, parmi les Philistins, adoraient le Dieu-Mâle de préférence à la Vache ou à la Lune, ne pouvaient

pas ne pas reconnaître en ce jeune homme quelque apparence de leur dieu. Samson était superbe dans son habit de marié.

Ce n'était pas tout à fait le Samson des accordailles qui avait encore de l'enfance sur le visage, dans le maintien ou la démarche. Un duvet sombre lui encadrait les joues et le menton, laissant à découvert l'ovale le plus pur ; le nez à peine busqué, d'un dessin aristocratique, et de merveilleuses lèvres, voluptueuses, un peu boudeuses, mais fières, facilement arrogantes. D'épaisses boucles, d'un bleu de nuit où scintillaient des paillettes d'or, retombaient librement, tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre, jusqu'à venir caresser le cou, largement dégagé à l'échancrure. Ce que la mâchoire pouvait avoir de trop rude, jadis, n'était plus que de la force, dans une juste proportion à la force du cou, à la majesté des épaules. Qui donc aurait songé à la mâchoire d'un âne ? Samson lui-même n'y songeait plus. Sous la pourpre de la tunique bien ajustée, à chaque respiration, on devinait le jeu magnifique des muscles. Il en rayonnait une sorte de joie et de chaleur. «Heureuse, celle qu'il a choisie !» se disaient les femmes de Thimna, en le regardant passer.

La coutume des Philistins, en matière d'épousailles, était d'une complication singulière. La cérémonie, qui occupait toute une matinée, tenait du ballet par les dames, de la liturgie par les chants ; elle ressemblait, par instants, à une fête de gymnastique. Il fallait apprendre et répéter sous le contrôle des anciens. Si l'on se trompait dans l'ordre des chants et des danses, et d'un geste et d'un mot, tout était à recommencer. Mariage nul ! La veille, c'était une véritable répétition générale, mais sans les costumes, que l'on réservait pour le grand jour.

Le thème, que la cérémonie développait, consistait en ceci que le garçon enlevait la fille ; et puis le désespoir du père, poursuivre le ravisseur, qui cachait la fille, qui n'acceptait pas de la rendre, à qui l'on envoyait des parlementaires, qui ne cédaient qu'à la force, qui était le plus fort, que l'on tâchait vainement de saisir, que les filles amies de la fille suppliaient en chœur au nom du père et de la fille.

Alors, la fille surgissait de la cachette, se réfugiait dans les bras de son ravisseur et chantait de sa voix la plus aiguë un très beau chant d'autrefois, dont le refrain : «Je ne veux que lui. Je ne veux que toi. C'est mon époux. Je l'aime.» Après quoi trois cantates ; celle des filles : « N'as-tu pas de honte ? » Celle des garçons : «Amour ! Amour ! » Celle des vieillards : «Épouse et répare. C'est la sagesse.»

Une pause, et, dans le silence de cette pause, on entendait une voix lointaine, qui appelait. C'était le père du ravisseur qui conduisait paisiblement chez le père de la fille une brebis pleine, comme le rituel le voulait, plus, s'il n'était pas riche, une moyenne génisse ou une vache foraine, ou s'il l'était, de grosses vaches prêtes ou fraîchement vélées et encore une paire de porcs charcutiers, ou des génisses amouillantes, un

poulain ou un veau blanc. À cette voix du père, on répondait par une immense clameur et des Hion ! Hion ! Hion ! à n'en plus finir. Puis un cortège se formait, le père de la fille en tête, sa fille à un pas derrière, la main de la fille à l'épaule du père. Les deux pères s'embrassaient, et c'était ce baiser de paix qui consacrait le mariage. Les vieillards félicitaient les pères ; la mariée à un pas derrière son beau père, baissait les yeux et ne recevait point d'hommage.

Là-bas, les filles dansaient entre elles, les garçons entre eux, toutes sortes de danses. celles des garçons en l'honneur de la fille, et la réciproque. Le marié ne dansait pas. En dansant, garçons et filles rejoignaient les vieillards, le marié toujours immobile. Enfin, après cantiques et cantiques, les pères criaient : « Viens, O fils. » Le marié arrivait à toute course, embrassait père et beau père, recevait les hommages ; sa femme, à un pas derrière, qui ne recevait point d'hommage. Si l'on jugeait de la fortune au bétail, on jugeait du marié à la vitesse et à la foulée.

Manoach, en plus de la brebis pleine, conduisit vingt chèvres, si franches de race qu'on aurait cru que c'était vingt fois la même chèvre, les mêmes yeux de voyance, la même barbe sacerdotale. Ceux de Thimna ne soupçonnaient point qu'il y eut des riches si riches à Tsoréa. Jabin-fromage-fins souriait d'aise, à cause des chèvres, un cadeau de prince ; surtout, cela confirmait certains de ses calculs concernant le commerce des babouches. On eut de l'estime pour Manoach (qui avait un peu de la voyance et de la barbe de ses chèvres). On aurait étendu l'estime au fils, mais après la cérémonie, c'était bien autre chose que de l'estime que Philistins et Philistines se sentaient pour Samson ! Toutes et tous voulaient l'approcher, le toucher recevoir un regard de lui.

Le Samson des répétitions était certes ce qu'on nomme un excellent garçon, silencieux plus que farouche, doux et tranquille, comme sont assez souvent ceux qui sont aussi forts. S'il était à deux doigts de sa Jaël, pressé pressant, comme il avait été le premier soir des balançoires (auriez-vous oublié Mademoiselle ?), et pourvu que Jaël eut la permission, de temps en temps, de se blottir contre la poitrine de Samson, on pouvait recommencer dix fois la cantate ou la figure de danse, jamais Samson n'était au bout de sa patience.

Le rôle du marié n'était que de quelques mots. Jaël aidant, Samson retint les mots : des gestes, des cris, plus que des mots. Une chance ! À plus d'une phrase, Samson se serait cabré. Courir, porter, courir, il n'était pas question de courir ou de porter avant le grand jour. On se disait bien que Samson saurait porter, saurait courir. Mais il fallait voir pour vraiment savoir. Et quand on vit !

Au matin du grand jour on ne tarda guère à savoir : une porte entrouverte, Jaël derrière. Fanfare ! un premier chœur sous les platanes, filles, garçons, vieillards : «O paix ! O concorde ! Semaines et moissons !» Au dernier trémolo du chœur, Samson poussa la porte entrouverte, saisit Jaël à deux bras et l'emporte. Il doit l'emporter en courant jusqu'à l'extrémité du village, puis, par les rues qui font le tour, faire le tour, toujours courant, suivi à petite distance de la troupe des garçons qui seront dans quelques heures ses garçons d'honneur. Si d'aventure l'épouseur s'essouffle, les garçons modèrent l'allure, la réglant sur l'épouseur. Mariage nul, s'ils rattrapaient l'épouseur ! Mais on dirait que Samson enlève Jaël tout de bon ! Il court si vite qu'il essouffle les garçons, qui, dans le dédale des rues autour, vont le perdre, l'ont perdu. Par bonheur, le rituel a désigné, une fois pour toutes, quelles rues, par quels détours, et la ligne d'arrivée à la craie comme dans une course. Il y a belle

lurette qu'il est arrivé quand ils arrivent, rendant le souffle ; et s'ils ne connaissaient pas la cachette, ils pourraient la chercher longtemps.

Fanfare. Cantate. De mémoire de Philistins, jamais des garçons, n'avaient autant manqué de souffle à la cantate : « Jusqu'à la mort, nous combattons ! » Ils étaient presque morts d'avoir essayé de suivre Samson à la course. Et puis combattre ! Il faut bien un peu se battre pour faire semblant. Samson, qui les voit fourbus, n'a pas envie de se battre, même pour faire semblant. Des cousins de Jaël et des cousins de cousins, il les défendrait plutôt ! Eux, par fatigue, porteraient de vrais coups en maladroits. La parade de Samson est plus terrible que leurs attaques. À simplement parer, Samson envoie quelques garçons par terre.

Comme il est beau, même au semblant d'un combat ! Léger plus qu'un danseur, immédiat dans la riposte, se gardant de toutes parts, souple, félin, imprévisible, impassible quand il reçoit, à peine un peu plus de rose dans le sourire, un peu plus de flamme dans son regard. « Heureuse Jaël, parce qu'il l'a choisie ! » se disent les filles.

Quand Jaël surgit de sa cachette, se réfugia aux bras de Samson, l'étreignit, le pétrit de ses caresses, chanta le chant d'autrefois, et d'une telle voix que ce n'était plus la voix de Jaël mais la voix du vent des collines, celle des cerisiers en fleurs, si les cerisiers avaient une voix, lorsqu'elle cria, le chantant et le criant : « C'est mon époux. Je l'aime ! » et qu'elle se pendit au cou, et plus bas, sa folle tête contre la tunique, baisant et mordant la pourpre, et puis glissa le long des colonnes, s'écroula, mangea de baiser les sandales, « N'as-tu pas de honte ? » tonna le chœur de toutes les filles, comme si les paroles de la cantate n'étaient pas un verset du rituel mais celles qui leur jaillissaient du corps et de l'âme, non pas tant pour condamner que pour se réjouir et participer, pour renier et bafouer la honte, pour témoigner qu'elles non plus n'auraient pas la moindre honte à étreindre, à pétrir, à dévorer de baisers la tunique et les sandales. Et les garçons après les filles :

«Amour ! Amour !» Ils acclamaient l'amour. Ils auraient porté Samson en triomphe, et Jaël avec Samson, si le rituel l'avait permis. Mais le rituel était inexorable.

Grâce aux précautions du rituel, il fut donné à presque tous ceux de Thimna (il ne restait plus à la maison que les infirmes) d'assister au miracle de la dernière course. Un vrai miracle !

À peine les deux pères : « Viens, O mon fils » ce ne fut pas une course. Ce fut un vol. On vit Samson qui partait, et, sans avoir eu le temps de le voir courir, Samson déjà avait embrassé son père, son beau père ; derrière Samson, Jaël qui pleurerait de bonheur. Alors, les trente garçons, cousins et cousins, n'osèrent plus le porter en triomphe, comme ils l'auraient porté. Ils s'inclinaient jusqu'à la poussière. Ils lui touchaient le poignet, la cheville. Hésitaient-ils à reconnaître leur Dieu-Mâle ? Et que faire, quand on a reconnu son Dieu ? N'est-il pas naturel de le regarder, de l'escorter, de l'aimer enfin ? Ils aimaient Samson.

\*

Ils avaient sept jours pour l'entourer, le choyer, l'aimer. Sous la grande tente, qu'on avait dressée dans les jardins, les trente et le marié, pour sept jours, avaient leur place à part, séparée par des rideaux de lin et de branchages. On y écrasait les pivoines et les lys en marchant. De l'encens y brûlerait nuit et jour. Tandis qu'on ne servirait au gros des invités que du mouton, grillé, rôti, bouilli, farci, à la broche, au four, en croquettes, en salade, à toutes les sauces, on réserverait à Samson et ses compagnons les grives, les faisanes, les tourterelles de Sy-

rie, les écureuils au sirop, les côtelettes de cerf, les pâtés de tortue, et ces soufflés à la Philistine qui n'avaient leur saveur illustre qu'à la condition d'y employer le foie d'un veau encore à naître. De larges divans bas ; entre les divans, les tables qui n'avaient qu'un peu plus de hauteur. On avait frotté les tables avec du miel. On avait répandu des parfums sur les divans. Autant dire : trente princes autour de leur jeune roi.

Tant de soin n'allait pas sans raison. Les convives ordinaires pouvaient partir et revenir. Gavés de vin et de mouton, ils partiraient le soir, ils reviendraient le lendemain. Mais ni l'escorte ni le mari n'avaient le droit de s'éloigner de la tente. Pour eux la cérémonie continuerait jusqu'au matin qui suivrait le septième jour.

\*        \*  
          \*